

Antonin DURAND (dir.), *Les Voyages forment la jeunesse : Les boursières scientifiques David-Weill à la découverte du monde (1910-1939)* (Presses universitaires de Strasbourg, 2020), 16,5 × 24 cm, 391 p., bibliogr., index nominum, coll. « Écrits de femmes ».

Cet ouvrage publié par Antonin Durand, et auquel ont collaboré Paul Mayens et Lucie Rondeau du Noyer, vient opportunément compléter un manque dans les travaux récents consacrés aux mobilités étudiantes et enseignantes, et à leur essor à partir de l'extrême fin du XIX^e siècle avec la multiplication des bourses de voyage à l'étranger financées par des mécènes. Alors que les bourses « Autour du monde » fondées en 1898 par le banquier Albert Kahn ont plus particulièrement retenu l'attention, l'auteur nous invite ici à découvrir celles lancées une dizaine d'années plus tard par un autre banquier philanthrope, David David-Weill (1871-1952), et gérées par l'université de Paris – et qui étaient jusque là restées plus ou moins dans l'ombre. Pour ce faire, Antonin Durand a choisi de se focaliser sur les neuf femmes scientifiques qui en ont bénéficié entre 1910 et 1939, et de proposer une édition commentée des rapports de séjour qu'elles devaient produire à l'issue de leur voyage, d'une durée d'un an, dans des universités étrangères. Spécialisées selon les cas en mathématiques, en sciences physiques, en biologie ou en géologie, mais aussi en économie politique pour l'une d'entre elles, elles se sont rendues en Grande-Bretagne, en Italie ou en Suisse pour les unes, aux États-Unis ou en Uruguay pour les autres, en combinant, de façon variable, participation aux cours et travaux pratiques en laboratoire, activités de recherche, immersion dans la vie étudiante locale, visites culturelles et excursions touristiques. De là des rapports de séjour fort divers, certaines boursières se focalisant plus particulièrement sur les enseignements universitaires suivis et les institutions d'enseignement supérieur et scolaire du pays d'accueil, d'autres sur les recherches ou les observations scientifiques menées durant le séjour, d'autres encore sur les richesses artistiques découvertes au cours de celui-ci.

Reproduits intégralement et amplement annotés, les neuf rapports de ces « boursières scientifiques » sont précédés d'une introduction présentant, outre des éléments biographiques concernant leur promoteur, le contexte institutionnel de la période, marqué notamment par une progressive féminisation des universités et, dans une proportion moindre, de leurs facultés de sciences, ainsi que le processus de sélection des lauréates et des lauréats, leurs caractéristiques (âge, sexe, discipline) et leurs destinations sur l'ensemble de la période. Alors que les bourses sont indifféremment ouvertes aux hommes et aux femmes, littéraires comme scientifiques, ces dernières représentent un peu moins du tiers des 426 candidats et des 144 bénéficiaires entre 1914 et 1939. Au fil du temps, cependant, elles sont de moins en moins nombreuses à être sélectionnées, les scientifiques (majoritairement des hommes) prenant peu à peu le pas sur les littéraires (majoritairement des femmes) parmi les candidats retenus. Les pays d'accueil révèlent également des effets de genre (et de discipline) : la Grande-Bretagne et l'Italie constituent les principales destinations féminines, tandis que les séjours en Allemagne – les plus demandés et obtenus par les candidats – ne sont jamais accordés aux quelques candidates qui en font la demande.

Analyses d'ouvrages

Les neuf rapports de séjour sont suivis d'un long « Commentaire » qui en propose une analyse détaillée. S'intéressant d'abord à l'exercice rédactionnel que représente leur écriture, l'auteur examine leurs caractéristiques formelles et souligne leurs points communs comme leurs différences, ces dernières étant dues aussi bien au flou des attentes institutionnelles qu'aux spécialisations disciplinaires et aux spécificités – éducatives, culturelles, etc. – des contrées visitées. Il revient ensuite sur les conditions matérielles des voyages effectués par les boursières, en mettant en exergue les difficultés financières rencontrées par certaines d'entre elles (les bourses David-Weill sont moins bien dotées que les bourses Albert Kahn), leur participation aux sociabilités locales, qu'elles soient estudiantines, associatives ou dans le cadre du travail en laboratoire – ce qui permet notamment à celles qui ont suivi des études strictement féminines de découvrir la mixité. Enfin, les rapports sont examinés sous l'angle de la « diplomatie universitaire », qu'il s'agisse du rôle des boursières, en réalité limité, dans le rayonnement de la science française à l'étranger, ou du regard éminemment comparatif, à l'aune de la situation française, qu'elles posent sur l'enseignement des pays qu'elles visitent, voire sur les pays eux-mêmes. L'ouvrage se clôt sur l'examen du devenir des boursières et des effets éventuels de l'expérience internationale procurée par les bourses David-Weil sur leur trajectoire professionnelle et/ou scientifique.

Par la richesse des problématiques qu'il aborde, cet ouvrage intéressera donc aussi bien les historiens des sciences que les historiens de l'enseignement. Le lecteur pourra néanmoins être surpris par le décalage entre la présentation et l'analyse des rapports des boursières d'une part, et les caractéristiques de ces dernières d'autre part. Ainsi, les pages de l'introduction consacrées à la formation des femmes scientifiques au cours de la période (p. 13-17) se concentrent exclusivement sur les facultés des sciences. Pourtant, six des neuf boursières ont passées par l'École normale de jeunes filles de Sèvres et n'ont pas nécessairement suivi d'enseignement universitaire *stricto sensu* – l'école de Sèvres ne sera rattachée à l'enseignement supérieur qu'en 1936 –, même si elles ont pu avoir pour enseignants des professeurs de faculté. De la même façon, l'ouvrage privilégie une analyse en termes de « mobilités étudiantes », alors même qu'au moment de leur demande de bourse, ces femmes exercent une activité professionnelle : professeurs agrégées dans l'enseignement secondaire pour les anciennes élèves de Sèvres, assistantes au Muséum d'histoire naturelle ou chargée de cours en faculté pour les autres. Quoiqu'il en soit, cet ouvrage a le grand mérite de rendre « visibles » des femmes scientifiques (sans doute devrions-nous dire des scientifiques femmes¹), qui plus est « ordinaires », au sens où elles sont restées à l'écart des positions de prestige ou n'ont pu y accéder, et participe ainsi au renouvellement d'une historiographie encore trop souvent focalisée sur les élites scientifiques masculines.

Renaud D'ENFERT

1 - Comme nous y invitent l'histoire et la sociologie de l'art. Voir par exemple Séverine Sofio, *Artistes femmes : La parenthèse enchantée, XVIII^e-XIX^e siècles* (Paris : Éditions du CNRS, 2016).